

Zsuzsa Bánk
MOURIR EN ÉTÉ
Traduit de l'allemand par Olivier Mannoni
Paris, Rivages 2022, 304 p.

Hans-Jürgen Greif
Université Laval

Née en 1965 à Francfort-sur-le-Main, Zsuzsa Bánk est la fille d'émigrés hongrois qui ont quitté leur pays natal lors de l'insurrection de Budapest en 1956. Élevée dans un environnement bilingue, elle a d'abord été libraire puis étudiante en science politique et littérature (Mayence et Washington, D. C.) Depuis 2000, elle consacre son temps essentiellement à l'écriture de romans¹.

Dans son récit autobiographique *Mourir en été*, l'auteure parle de son amour et de sa vénération pour son père, homme cultivé au comportement empreint de l'exquise politesse héritée de la tradition austro-hongroise. Il représente le lien entre le passé et le présent, entre la nostalgie du pays perdu et la vie en terre d'accueil, avec la colère et la peur qui l'avaient poussé à fuir vers l'Ouest. Pendant longtemps, il ne pourra plus retourner auprès des siens, auxquels il est lié par de fréquents contacts épistolaires. Dès leur enfance, sa fille et son fils (qui vit aujourd'hui à Berlin) se meuvent dans deux mondes où le quotidien appartient à l'Allemagne alors que, à la maison, la langue identitaire est le hongrois. C'est par les parents que les enfants apprennent les us et coutumes de « là-bas », la façon de vivre, les croyances, les superstitions. Dès la réouverture des frontières hongroises, les enfants Bánk

¹ *Le nageur* [*Der Schwimmer*, 2002], traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Paris, Le Seuil, coll. « Points », 2005. O. Mannoni a traduit tous les autres titres disponibles en français : *L'été le plus chaud* [*Heißester Sommer*, nouvelles, 2005], Le Seuil, coll. « Points », 2007 ; *Les jours clairs* [*Die hellen Tage*, 2011], Paris, Piranha, 2015. Les textes allemands ont été publiés chez S. Fischer, à Francfort-sur-le-Main. L'auteure a également écrit une pièce de théâtre, *Alles ist groß* (« Tout est grand », 2020, non traduit). Depuis 2002, Bánk a remporté sept prix prestigieux, dont le Prix du livre allemand (2003) et le Prix Adalbert-von-Chamisso (2004).

allemands ont hâte de revoir et de parler à la famille étendue, de se faire des amis. Pour eux, la Hongrie deviendra le pays des vacances au bord du magnifique et immense lac Balaton, dans l'ouest hongrois, où la famille possède encore une propriété, « Le jardin d'Éden », une ferme mise en jachère comptant un vignoble. C'est ici que Zsuzsa et son père veulent passer leur dernier été ensemble. À l'homme de quatre-vingt-cinq ans, les médecins avaient diagnostiqué un cancer. Cependant, à l'Éden, son état empire brusquement; le rapatriement en Allemagne (presque 1 000 km en ambulance grâce à l'ADAC²) est une lourde épreuve pour le père.

À l'arrivée de ce dernier à l'hôpital, sa fille, qui l'attend à Francfort, subit un choc : brusquement, elle est confrontée à la réalité et la fin prochaine du père. Le voir aussi diminué fait resurgir des souvenirs partagés (parfois redondants) qui illustrent l'amour qu'il lui a porté aussi loin qu'elle se souvienne, amour rendu dans une relation empreinte d'enthousiasme mutuel, de tendresse et de générosité. Leur passé revient tout au long de la première partie du livre, consacrée à l'accompagnement du mourant. Pour la première fois, elle *perçoit* la mort au moment où les facultés intellectuelles et physiques du père diminuent : que sont devenues ses parties d'échecs jouées contre l'ordinateur, ses lectures en hongrois, en allemand, en anglais, son insatiable curiosité d'en apprendre toujours davantage sur le monde? Désormais, elle ressentira l'urgence du temps puisqu'elle a encore tant de questions à lui poser. Même s'il retrouve ses esprits quelques jours plus tard : cette vision du père livré aux conséquences de la maladie, laisse sa fille désemparée devant la mort. À l'hôpital universitaire de Hoechst, près de Francfort, géré selon les protocoles de la médecine occidentale, elle demande à Dieu « pas ici, s'il te plaît », à l'oreille toujours les mots « cancer du cerveau », « incurable », « terminal ». Pourquoi maintenant? N'est-il pas possible que les médecins, ou Dieu, retardent l'issue?

² « Allgemeiner Deutscher Automobil-Club », l'équivalent du CAA.

Dans son entourage, Zsuzsa s'aperçoit que la mort survient la plupart du temps dans la nuit. Elle croit que les malades s'accrochent aux vivants pendant le jour et abandonnent la lutte pour la survie aux petites heures du matin. « Nous voulons être reconnaissants pour quatre-vingt-cinq ans de vie riche », avait conclu monsieur Bánk. Même en s'avouant que « [mon père] a du courage, j'ai perdu le mien », Zsuzsa comprend que ce ne sont pas les hommes ni Dieu qui décident de l'heure, mais la maladie et la souffrance. Épuisée, elle cède à la volonté paternelle qui refuse aussi longtemps que possible les analgésiques et la morphine pour garder sa lucidité.

La deuxième partie du récit est consacrée au deuil qui « m'a prise dans son cocon. [...] La seule chose dont nous disposions, c'[était] le temps qui précède [la mort]. » Anticipant la disparition inévitable, elle parle de son angoisse à la famille et aux plus proches relations car, comme le veut le dicton : « Chagrin partagé est plus facile à supporter ». Deux de ses amies perdent leur père en même temps qu'elle. Dans leur chagrin, elles organisent un repas-fête en l'honneur des morts, un élément salutaire bien connu³. Après le décès du sien, elle avait refusé, voire nié la fin de la vie, stade suivi de la colère contre Dieu, pour vivre *in fine* un épisode capable d'amener la calme acceptation. Plus tard, la douleur de l'absence du père s'amointrit au cours de l'année suivante. Elle admet qu'elle et son frère seront les prochains à mourir puisque telle est « la nature des choses ». En Hongrie, la famille vend l'Éden sur la rive du Balaton. Pour les vacances, Zsuzsa loue une maison que son père n'a pas connue.

Même si le livre apporte peu de composantes nouvelles dans la perception des mécanismes avant et après la mort d'un proche, il fait appel à la sensibilité de bon nombre de lecteurs qui y retrouveront des situations comparables à la leur; ils en retireront un réconfort certain. Dans ce récit aux limites de l'essai, l'auteure présente

³ Voir dans cette rubrique l'essai de Luce Des Aulniers, *Le temps des mortels. Espaces rituels et deuil*, Montréal, Boréal, 2020 ([compte rendu diffusé le 11 août 2021](#)).

ses réflexions sur la maladie qu'elle fait alterner avec les soins palliatifs envahissants et souvent absurdes, l'expression admirable de la douleur des proches désorientés (ici, celle de la mère et de la fille), et les différentes phases du deuil, sans oublier les lectures des écrits de la philosophe et sociologue Ágnes Heller⁴ que l'auteure a encore connue.

À lire, si vous avez besoin de consolation par un vécu comparable au vôtre.

⁴ La philosophe et sociologue hongroise Ágnes Heller (1929-2019) est l'une des figures emblématiques de l'insurrection de 1956. Étudiante de Georg Lukács, survivante d'une rafle nazie, deux fois expulsée du parti communiste hongrois, émigrée en Australie, elle est la récipiendaire de nombreux prix et distinctions. Elle a péri par noyade au lac Balaton. Son livre *Au-delà de soi: identité et représentation*, traduit par Guillaume Métayer (Paris, Rivages, 2021) est un incontournable de la fondatrice de l'école de Budapest.